

Martin HEIDEGGER

DIE KUNST UND DER RAUM

(ART ET ESPACE)



TRADUCTION

« Quand on pense beaucoup par soi-même, on découvre que beaucoup de sagesse est inscrite dans la langue. Il est peu probable qu'on y ait soi-même apporté tout cela ; bien plutôt, beaucoup de sagesse s'y trouve réellement, comme dans les proverbes. »

— G. Chr. Lichtenberg

« Le *topos* semble être quelque chose d'une grande puissance, et difficile à saisir. »

« Il semble pourtant être quelque chose de considérable et de difficile à saisir, le *topos* — c'est-à-dire le lieu-espace. »

— Aristote, *Physique*, livre IV

Les remarques sur l'art, sur l'espace, sur le jeu réciproque de l'un et de l'autre demeurent des questions, même lorsqu'elles prennent la forme d'affirmations. Elles se limitent aux arts plastiques et, parmi ceux-ci, à la sculpture. Les œuvres sculpturales sont des corps. Leur masse, composée de matériaux divers, reçoit des formes multiples. La mise en forme s'accomplit en délimitant un intérieur et un extérieur. C'est ici que l'espace entre en jeu. L'œuvre sculpturale l'occupe ; elle le façonne comme volume fermé, traversé ou vide. Voilà des faits familiers, et pourtant énigmatiques.

Le corps sculptural incarne quelque chose. Incarne-t-il l'espace ? La sculpture est-elle une prise de possession de l'espace, une maîtrise de l'espace ? Correspond-elle ainsi à la conquête technoscientifique de l'espace ?

En tant qu'art, certes, la sculpture est une confrontation avec l'espace artistique. L'art et la technique scientifique considèrent et travaillent l'espace dans des intentions différentes et de manières différentes.

Mais l'espace demeure-t-il le même ? N'est-ce pas cet espace qui, depuis Galilée et Newton, a reçu sa première détermination ? L'espace, cette étendue uniforme, sans lieu privilégié, équivalente dans toutes les directions, mais imperceptible aux sens ?

L'espace, qui depuis lors pousse de plus en plus obstinément l'homme moderne à le rendre entièrement maîtrisable ? L'art plastique moderne ne répond-il pas, lui aussi, à cette exigence, dans la mesure où il se comprend comme une confrontation avec l'espace ? Ne trouve-t-il pas ainsi confirmation de son caractère propre à notre époque ?

Mais l'espace conçu par la physique et la technique, quelle que soit la manière dont on continuera de le déterminer, peut-il être tenu pour le seul espace véritable ? Comparés à lui, tous les espaces autrement constitués — l'espace artistique, l'espace de l'action et des échanges quotidiens — ne seraient-ils que des formes préalables et des variations, conditionnées par le sujet, d'un unique espace cosmique objectif ?

Mais qu'en est-il si l'objectivité de l'espace cosmique objectif demeure inévitablement le corrélat de la subjectivité d'une conscience étrangère aux époques qui ont précédé les Temps modernes européens ?

Même si nous reconnaissons la diversité des expériences de l'espace aux époques passées, obtenons-nous par là un aperçu de ce qui appartient en propre à l'espace ? La question de savoir ce qu'est l'espace *en tant qu'espace* n'est pas encore posée pour autant, encore moins résolue. La manière dont l'espace *est*, et la possibilité même de lui attribuer un être, demeurent indécises.

L'espace appartient-il aux phénomènes originaux dont la perception, selon un mot de Goethe, inspire à l'homme une sorte de crainte pouvant aller jusqu'à l'angoisse ? Car derrière l'espace, semble-t-il, il n'y a rien à quoi on pourrait encore le ramener. Devant lui, il n'y a pas d'échappatoire vers autre chose. Ce qui appartient en propre à l'espace doit se montrer à partir de l'espace lui-même. Son caractère propre peut-il encore se laisser dire ?

La nécessité de telles questions nous oblige à reconnaître ceci : tant que nous n'aurons pas fait l'expérience de ce qui appartient en propre à l'espace, parler d'un espace artistique restera obscur. La manière dont l'espace régit l'œuvre d'art demeure, pour l'instant, indéterminée.

L'espace dans lequel l'œuvre sculpturale peut être rencontrée comme un objet déjà présent ; l'espace que circonscrivent les volumes de la figure ; l'espace qui subsiste comme vide entre ces volumes : ces trois espaces, dans l'unité de leur jeu réciproque, ne seraient-ils toujours que des dérivés d'un seul espace conçu par la physique et la technique, même si les mesures calculées ne doivent pas intervenir dans la création artistique ?

Une fois admis que l'art est une mise en œuvre de la vérité et que la vérité signifie le non-retrait de l'être, l'espace véritable, celui qui révèle ce qui lui appartient en propre, ne doit-il pas lui aussi devenir déterminant dans l'œuvre des arts plastiques ?

Mais comment trouver ce qui appartient en propre à l'espace ? Il existe un passage de secours, étroit certes et incertain. Nous essayons d'écouter la langue. Que nous dit-elle dans le mot *Raum*, « espace » ? Nous y entendons le verbe *räumen* : défricher, libérer un lieu dans la forêt. *Räumen* fait surgir le libre, l'ouvert où l'homme peut s'établir et habiter.

Pensé à partir de ce qui lui appartient en propre, *räumen* est la libération de lieux où les destinées des hommes qui habitent peuvent trouver le salut d'une patrie, le malheur de l'absence de patrie, ou encore l'indifférence à l'un comme à l'autre. *Räumen* est la libération de lieux où un dieu apparaît, de lieux que les dieux ont désertés, de lieux où l'apparition du divin tarde longtemps. *Räumen* fait surgir la localité qui, chaque fois, prépare un habiter localité. Les espaces profanes sont toujours la privation d'espaces sacrés, souvent fort anciens.

Räumen, c'est libérer des lieux.

Dans le *Räumen*, un événement se dit et, en même temps, se dissimule. Ce caractère du *Räumen* est trop facilement négligé. Et même lorsqu'on le remarque, il reste difficile à déterminer, surtout tant que l'espace conçu par la physique et la technique est tenu pour l'espace auquel toute caractérisation du spatial devrait d'avance se conformer.

Comment le *Räumen* advient-il ? N'est-il pas l'acte de ménager de la place (*Einräumen*) ? Et celui-ci ne se déploie-t-il pas de deux manières : en laissant advenir et en disposant ?

D'une part, ménager de la place accorde quelque chose. Il laisse régner l'ouvert, qui permet notamment aux choses présentes d'apparaître, et vers lequel l'habitation humaine se voit renvoyée.

D'autre part, ménager de la place prépare pour les choses la possibilité d'appartenir à leur lieu respectif et, à partir de lui, les unes aux autres.

Dans ce double acte de ménager de la place advient l'octroi de lieux. Le caractère de cet événement est un tel octroi. Mais qu'est-ce que le lieu, si l'on veut déterminer ce qui lui appartient en propre en suivant le fil de cet acte libérateur ?

Chaque fois, le lieu ouvre une contrée en rassemblant les choses dans leur appartenance mutuelle.

Dans le lieu œuvre le rassemblement, au sens où les choses sont mises à l'abri, en toute liberté, dans leur contrée.

Et la contrée ? La forme ancienne du mot allemand est *Gegnet*. Ce mot nomme la libre étendue. Par elle, l'ouvert est retenu pour laisser chaque chose, recueillie, reposer en elle-même. Mais cela signifie en même temps : préserver le rassemblement des choses dans leur appartenance mutuelle.

La question se pose : les lieux sont-ils seulement le résultat et la conséquence de l'acte de ménager de la place ? Ou bien cet acte reçoit-il ce qui lui appartient en propre de la puissance des lieux qui rassemblent ? S'il en était ainsi, nous devrions chercher ce qui appartient en propre au *Räumen* dans la fondation de lieux, et penser la localité comme le jeu réciproque des lieux.

Il nous faudrait prêter attention à la manière dont ce jeu reçoit, de la libre étendue de la contrée, l'appel qui renvoie les choses à leur appartenance mutuelle. Il nous faudrait apprendre à reconnaître que les choses elles-mêmes sont des lieux, et qu'elles ne se trouvent pas seulement en un lieu.

Dans ce cas, il nous faudrait longtemps encore accueillir une proposition déconcertante : le lieu ne se trouve pas dans un espace préalablement donné à la manière de l'espace conçu par la physique et la technique. C'est cet espace qui ne se déploie qu'à partir de la puissance des lieux d'une contrée.

Le jeu réciproque de l'art et de l'espace devrait être pensé à partir de l'expérience du lieu et de la contrée.

L'art en tant que sculpture : aucune prise de possession de l'espace.

La sculpture ne serait aucune confrontation avec l'espace.

La sculpture serait l'incarnation de lieux qui, ouvrant une contrée et la préservant, tiennent rassemblé autour d'eux un libre espace. Celui-ci accorde aux choses qui s'y trouvent la possibilité de demeurer et, aux hommes, celle d'habiter parmi les choses.

Qu'advient-il alors du volume des œuvres sculpturales, qui incarnent chaque fois un lieu ? Il ne s'agirait probablement plus de délimiter des espaces les uns par rapport aux autres, en entourant par des surfaces un intérieur opposé à un extérieur. Ce que désigne le mot « volume » devrait perdre ce nom, dont le sens n'est pas plus ancien que les sciences modernes de la nature et leur technique.

Les caractères de l'incarnation sculpturale qui cherche et fait naître des lieux demeureraient, dans un premier temps, sans nom.

Et qu'advierait-il du vide de l'espace ? Trop souvent, il n'apparaît que comme un manque. Le vide est alors tenu pour l'absence de ce qui pourrait remplir les espaces creux et les espaces intermédiaires.

Mais peut-être le vide est-il précisément apparenté à ce qui appartient en propre au lieu et, par conséquent, une manière de faire apparaître plutôt qu'un manque. La langue peut ici encore nous donner un signe. Dans le verbe *leeren*, « vider », parle le verbe *lesen*, au sens originel de « recueillir », qui est à l'œuvre dans le lieu.

Vider un verre signifie : recueillir ce qu'il contient dans l'espace désormais libéré par le verre.

Vider dans un panier les fruits ramassés signifie : leur préparer ce lieu.

Le vide n'est rien. Il n'est pas davantage un manque. Dans l'incarnation sculpturale, le vide intervient à la manière d'une fondation de lieux qui cherche et ouvre des possibilités.

Les remarques qui précèdent ne vont certes pas assez loin pour montrer avec suffisamment de clarté ce qui appartient en propre à la sculpture comme forme des arts plastiques. La sculpture : une mise en œuvre incarnante de lieux et, avec eux, une ouverture de contrées où les hommes peuvent habiter, où les choses qui les entourent et les concernent peuvent séjourner.

La sculpture : l'incarnation de la vérité de l'être dans une œuvre qui institue son lieu.

Un regard, même prudent, sur ce qui appartient en propre à cet art laisse pressentir que la vérité, entendue comme non-retrait de l'être, n'a pas nécessairement besoin de prendre corps.

Goethe dit : « Il n'est pas toujours nécessaire que le vrai prenne corps ; il suffit qu'il plane alentour dans l'esprit et suscite un accord, comme le son des cloches qui flotte dans l'air avec une gravité bienveillante. »